Arte, ce n'est pas de la télé (ni du ciné)

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/505>

DOI : 10.4000/estampe.505

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 48-55

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Arte, ce n'est pas de la télé (ni du ciné) », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 255 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/505> ; DOI : 10.4000/estampe.505

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

ARTE, CE N'EST PAS DE LA TÉLÉ (NI DU CINÉ)

Maxime Préaud

L'atelier Arte est situé dans le XIV^e arrondissement de Paris, au n^o 13 de la rue Daguerre, dont le caractère piétonnier depuis quelques années exalte les mélanges parfumés de fleurs, de fruits et de diverses espèces de grailon plus ou moins exotiques, pour le plus grand plaisir des amateurs de fringues allant et venant d'une banque à une agence immobilière et vice versa.

L'entrée est signalée par une plaque de laiton dans laquelle sont gravés les mots : *ARTE / ARTS ET TECHNIQUES GRAPHIQUES / ADRIEN MAEGHT*. Passé le portail, une ruelle pavée mène à une petite cour où sont garées quelques automobiles. On a l'impression d'entrer dans un autre monde, ou plutôt le même monde un peu plus ancien, d'une époque qui peut paraître aujourd'hui avoir été plus gaie. Un peu comme dans le chef-d'œuvre de Bram Stoker, les fantômes viennent soudain à votre rencontre. Je me suis tout à coup rappelé être venu ici fugitivement avec Pierre Schneider, il y a plus de quarante ans, pour voir travailler Jean-Paul Riopelle sur des films transparents préparatoires à des lithographies. Mais aujourd'hui 8 juin 2015, pas de brume maléfique, du moins pas encore, car un vent d'est légèrement frisquet va sans doute ajouter aux odeurs évoquées plus haut des effluves méphitiques venues de la Ruhr. (Pour être franc, quand j'y suis revenu le jeudi 3 décembre 2015 afin de continuer ma visite, cela sentait moins dans la rue, mais le vent était d'ouest et j'étais enrhumé.) Au fond à droite, une autre grille et un sas permettent l'accès aux espaces gigantesques – à faire crever d'envie tous les artistes qui se heurtent la tête, les chevilles et les hanches dans des chambres de bonne – et labyrinthiques (quasi piranésiens s'ils n'étaient pas si simplement parallélépipédiques) de l'atelier, ou plutôt des ateliers.

*

L'espace dans lequel on pénètre a l'air de faire près de 200 mètres carrés ; il ressemble beaucoup – en ce moment du moins (8 juin 2015), supposé-je (avec raison : le 3 décembre, tout était beaucoup mieux rangé) – à un entrepôt, voire à un débarras : palettes chargées ou non de cartons, d'emballages divers, de caisses bourrées de papiers à jeter, de paquets de papier tout neuf, d'épreuves d'essai d'une lithographie de Garouste ; tout un tas d'exemplaires d'une affiche représentant une voiture de course (il me semble que c'est l'Oiseau bleu, avec l'Union Jack sur l'aileron), signée illisible mais Antoine Maeght qui, perché sur la mezzanine à droite, est en train de repeindre le mur en blanc, me dit qu'il s'agit de Yannick Sabatier, dessinateur et chromiste indépendant, pour la couverture du n^o 184 (octobre 1932) de *La Science et la Vie*, redessinée et rééditée l'an dernier par l'imprimerie Arte, servant de maculatures ; une vieille table lumineuse débranchée ; un Fenwick de chez Lansing Bagnall, à Londres ;

III. 1. Vue de l'atelier avec la machine plate. Cliché M. Préaud.

des caisses en plastique rouges et grises ; des tonnes de papier venant de Rives ou de chez Antalis ; des vieux moteurs pour je ne sais trop quoi ; une échelle double.

Contre le mur du fond, qui est en cours de restauration et auquel est suspendu un grand triptyque en bois gravé par Aki Kuroda, des étagères supportent des matériaux et des produits divers ; des meubles à tiroirs sont pleins de dossiers d'affiches avec des noms célèbres : Alechinsky, Bonnard, Chagall, Miró, et des étiquettes de vin. Au mur, encadrée, une peinture à l'acrylique d'Aki Kuroda, en rouge et noir.

Tout de suite à droite de la porte d'entrée, s'ouvrent deux petits bureaux avec un ordinateur, un coffre-fort, des étagères chargées de livres, de papiers, de dossiers. Par terre, sur une boîte en carton, un calendrier 2007 avec des reproductions d'œuvres des artistes maison.

Si l'on continue encore à droite, derrière une porte coulissante sur laquelle est inscrit « Interdit au

III. 2. France Dumas, *Michèle au travail dans son atelier de lithographie*, dessin, 2015.

public », une grande salle renferme, immobile, endormie sous la poussière du temps comme un dragon de légende, une immense machine offset Roland Rekord. La pièce est, comme les autres, chargée d'étagères et de meubles à tiroirs. Il y a aussi une imposante cisaille *RIGAUT / CONSTE MECANICIEN / 15 RUE BICHAT / PARIS*. Sur le mur derrière, au-dessus du radiateur, une photographie de Saint-Exupéry. À côté, une vieille horloge arrêtée à 10 heures moins 7, des affiches avec des voitures de course (publicités pour Shell, les grands prix de Monaco du 8 avril 1930 et du 22 mai 1955), des reproductions de dessins de Bilal.

*

Dans le hall d'entrée, le long du mur de gauche (mur nord), sous les verrières, court un grand évier en métal dans lequel on nettoie les rouleaux de la machine plate qui occupe une partie de l'espace de la pièce voisine, à laquelle on accède par une double porte battante et qui est d'un volume si important que même la Marinoni-Voirin paraît presque petite.

Dans ce lieu se trouvaient naguère deux machines pour la phototypie ; elles sont parties toutes les deux, l'une au musée de l'Imprimerie de Nantes (très beau musée, dont je recommande la visite), l'autre chez Item. Michèle Rolland, l'enthousiaste lithographe de la maison, regrette beaucoup ce départ, ainsi que la fin quasi assurée du procédé de la phototypie qui donnait de si beaux résultats. Elle m'en montre quelques exemples conservés dans des meubles à tiroirs ou suspendus comme des kakémonos aux tuyaux (genre Beaubourg mais moins colorés) et aux diverses aspérités du plafond. On en voit aussi sur les murs.

III. 3. Vue d'un côté de l'atelier de taille-douce. Cliché M. Préaud.

Contre la paroi de gauche en entrant, s'appuie un large meuble à étagères contenant des rames de papier et servant de plan de travail ; dessus, il y a une balance dont il me semble qu'elle ne sert pas très souvent, avec à côté une espèce de caisse remplie de chiffons. Au fond à gauche, après le plan de travail, les WC pour messieurs, à la turque, un robinet auquel il ne faut pas toucher, le « disjoncteur chaudière » auquel il ne faut pas toucher non plus.

Sur le mur côté est, se dressent des étagères où sont suspendus des rouleaux pour la machine plate ; d'autres rayonnages portent des boîtes d'encre lithographique. D'autres boîtes d'encre de couleurs diverses s'entassent sur d'autres étagères contre le mur sud, ainsi que des rames de papier.

Sur un plan de travail je vois (8 juin 2015) des épreuves d'essais et un BAT de lithographies de Gérard Garouste en cours d'impression, en trois passages de rouges différents. Aujourd'hui 3 décembre, Michèle Rolland court autour de la machine plate (normalement il faut s'y mettre à trois et là ils ne sont que deux, Michèle et Philippe Moreau à la marge) pour mettre au point une lithographie en couleurs de Pierre Roy-camille [*sic*], un relativement jeune artiste (né en 1979), jusqu'à présent surtout connu pour ses peintures murales. Elle profite de ce qu'il est dans la place, travaillant en ce moment à ses tailles-douces à l'étage supérieur.

III. 4. Marco Del Re, *Songe et mensonge, Quai Voltaire le jour I*, linogravure originale rehaussée à l'huile, 2014, 800 x 1 200.

Diverses images sont apposées sur la cloison ouest qui sépare les deux grands espaces du rez-de-chaussée : des affiches, comme *Liberté j'écris ton nom* de Fernand Léger, *Paris Gipsy, un spectacle de David Rochline*, une affiche pour une exposition de Michelle Dequeker, peintre et graveur, à Lille en 1987 ; au-dessus de la porte à deux battants, deux phototypies d'après des sujets d'Enki Bilal, etc.

Du hall d'entrée, menant au premier étage, s'élève un escalier aux marches peintes en gris et noir ; il longe un mur illustré d'affiches, la plupart annonçant des manifestations de la galerie Maeght : Marco Del Re, Giacometti, Chagall, Giacometti encore pour une exposition à la fondation de Saint-Paul-de-Vence en été 1978, Matisse à la Fundación Juan March à Madrid en octobre 2001, Calder, Patrick Depin à Venise au printemps 2012.

*

En haut de l'escalier, à gauche s'ouvre une relativement petite pièce, qui était autrefois un bureau d'accueil, si j'en crois le guichet avec hygiaphone qui se trouve encore à la porte, mais où sont en ce moment entreposées des petites pierres lithographiques ; il y a aussi une table lumineuse, des meubles à tiroirs, de gros et grands cylindres en carton contenant des estampes et des affiches roulées, six horloges arrêtées à des heures différentes, un ventilateur, une vieille machine à calculer ; une ancienne petite presse à épreuves, avec son énorme rouleau, magnifique objet (malheureusement ébréché) que j'aimerais bien avoir dans mon salon ; au mur, à côté de linogravures de Marco Del Re, une vitrine renfermant environ vingt-cinq clés ou trousseaux de clés.

L'atelier de taille-douce, dirigé par Vincent Schmitt, s'ouvre en face de l'escalier. C'est encore une grande pièce, on pourrait y mettre deux fois l'atelier Moret. Il a été entièrement repeint en blanc par Antoine

III. 5. Vincent Schmitt au travail. Cliché M. Préaud.

Maeght. Le sol est formé de petites tomettes octogonales. Tout de suite à gauche en entrant, sur le mur est accrochée une grande plaque (environ 1, 5 x 2 m) de linoléum gris gravée par Marco Del Re, *ET IN ARCADIA EGO*, au-dessus d'un grand bac pour mouiller le papier, suivi de la table où on l'essore.

Il y a beaucoup de larges plans de travail, sous lesquels des étagères portent des rames de papier. À gauche, à côté d'une règle de deux mètres, un four à micro-ondes est posé sur un frigo Fiat rouge carmin, suivi d'une table chargée d'une chaîne hi-fi et de nombreux disques compacts, pop et jazz surtout ; des poids de vingt kilos, des petites pierres lithographiques jouant le même rôle ; sur des équerres métalliques deux énormes rouleaux à encre enrobés de papier kraft ; une chaise, un tabouret.

La première presse est une Ledeuil, 80 centimètres de passage, électrifiée, d'origine inconnue, et dont le chapiteau manque. À côté se trouve une plus grande presse, marquée : *R. LEDEUIL / PARIS*, d'un passage d'1, 30 m et 2, 70 de long. Il paraît qu'il y en aurait une comme cela chez Dutrou. On dit que ce serait une des dernières faites par Ledeuil, qui n'en aurait construit que quatre. Mais Vincent Schmitt me dit qu'il en a déjà compté six. Il y en aurait une à Saint-Paul-de-Vence, offerte par Aimé Maeght à Miró, qui l'aurait baptisée « Pilar » (selon le prénom de son épouse) et signée.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui lundi 8 juin 2015, c'est sur cette presse que Pierre Contrepois (issu de l'école Estienne) imprime une autre linogravure de Marco Del Re, plutôt grande, en noir ; la feuille de papier n'est pas facile à placer quand on est tout seul.

Revenu le 3 décembre, je constate que le jeune homme a été remplacé par une jeune femme, Virginie Zimmer, également sortie de l'école Estienne ; elle tire elle aussi une lino de Marco Del Re, mais plus petite, et en rouge, sous la direction de Vincent. Il y a encore aujourd'hui, comme je l'ai dit, Pierre Roy-camille qui travaille à ses propres gravures.

Le rôle de Vincent Schmitt auprès des graveurs, comme souvent, ne se limite pas à l'impression. Certains sont peut-être des artistes confirmés mais ne connaissent pas toujours grand chose à l'estampe, et ils ont besoin d'un soutien et d'un guide. En me montrant des travaux d'artistes maison, ceux qu'on retrouve à

III. 6. Ra'anan Levy, *Intérieur VII*,
eau-forte, 2013, 820 x 620, 35 ex.

la galerie Maeght rue du Bac, comme Ra'anan Lévy, Luc Doerflinger ou Alexandre Herrou (il a dans un carton des essais et des BAT), il m'explique un peu comment les choses se passent, et je me dis que, d'une certaine façon, il y en a qui ont de la chance. Vincent lui-même a eu de la chance qu'il y ait eu une place à l'atelier quand il terminait sa formation aux métiers d'art.

Dans un angle de l'atelier se trouve un petit bureau sympa, éclairé à l'est, un bureau normal, avec des étagères, des meubles à tiroirs, des classeurs, au mur une horloge à l'heure, quelques estampes encadrées, un calendrier.

Au-delà de l'atelier d'impression se trouve la salle d'acides, qui comporte des bacs gigantesques en PVC ; la couleur jaune et l'odeur caractéristique disent qu'on travaille ici essentiellement au perchlorure de fer. Il y a d'ailleurs, aujourd'hui 3 décembre, de gros bidons de perchlo posés sur le plancher, parce que Pierre Roy-Camille s'en sert.

À côté, un petit espace vitré regardant sur la cour intérieure est occupé par de larges étagères pour le papier, les boîtes d'encre et les divers produits toxiques nécessaires pour ce travail, un fer à repasser (pour quelques remises à plat), des estampes enroulées.

*

Au fond de l'atelier, une porte métallique s'ouvre sur un palier dans l'angle duquel trône une grande presse de relieur ancienne. Un escalier mène au deuxième étage, égayé de phototypies, dont un panorama de la ville de Cannes autrefois, avant que la Croisette soit défigurée par le nouveau palais des festivals. On accède à un grand espace contenant des étagères et des meubles à tiroirs, des tables lumineuses qui ressemblent à des billards, une bibliothèque vitrée aux rayonnages chargés de livres édités par Maeght. C'est logiquement à côté que Muriel a son bureau pas trop petit, où elle pratique l'infographie pour la mise en page des catalogues maison. Les murs sont enrichis d'affiches d'expositions à la fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence.

Le bureau de Michèle Rolland est aussi à cet étage, ainsi qu'une partie de l'atelier de lithographie, avec une bête à corne chargée d'une pierre. Plusieurs étagères supportent d'énormes pierres et sur des rayonnages s'entassent des boîtes d'encre. Il y a une table pour le papier, des sacs poubelle, un lavabo dans un coin, la vue sur les toits de Paris, et plein de travaux en cours, comme le montre un chariot de métal rouge orangé, à roulettes, sur lequel, par-dessus une épreuve d'essai d'une vieille lithographie de Giacometti, on trouve un chiffon éponge, un flacon de Clean Alu 2 (désoxydant pour plaques d'aluminium), des pointes, des aiguilles, un pinceau. Au bas du petit placard métallique qui sert de vestiaire, une paire de chaussures de ville (image qui me fait penser à ce film vu naguère sur Jackson Pollock, lequel ôtait et rangeait soigneusement ses habits et ses bottines cirées au miroir avant de saloper entièrement avec ses bidons de peinture son costume de travail et ses godillots en même temps que ses toiles). Sur le mur, un peu cachée par le calendrier, dédiée à Michèle par Champion Métadier, est fixée une affiche de son exposition au musée des beaux-arts de Tours en 1999.

*

On sort de là un peu sonné par l'espace, le calme, le presque silence. En se retrouvant dans la rue Daguerre, avec ses étals encombrant la chaussée, les gens qui s'y bousculent, gueulent dans leur téléphone et s'entassent dans les bistrotts aux tables serrées à la française comme si c'était la ligne 13 du métro, on a l'impression de revenir de vacances. Et envie d'y retourner au plus vite.